

Le roi, tel un patriarche que l'on ne peut pas prendre, avance d'une case dans toutes les directions avec beaucoup de prudence. La dame se déplace en tous sens, en longueur, en largeur et en diagonale. Elle est le symbole de la liberté totale.

# Yôko Ogawa

## Le petit joueur d'échecs

roman traduit du japonais par Martin Vergne

Le fou est un sage solitaire qui ne se déplace qu'en diagonale. Il a reçu un éléphant de ses ancêtres.

Le cavalier comme Pégase s'envole au-dessus de l'ennemi en accent circonflexe.

*ACTES SUD*

“LETTRES JAPONAISES”

série dirigée par Rose-Marie Makino

### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un petit garçon né avec les lèvres scellées vit aujourd’hui avec un léger duvet sur la bouche, une hypersensibilité à tout déplacement d’air. Après la disparition de sa mère, il passe de longs moments sur la terrasse d’un grand magasin, là où serait morte l’éléphante Indira. On dit que ce bel animal, mascotte d’un lancement promotionnel, devint un jour trop gros pour quitter les lieux.

Un matin, cet enfant solitaire découvre le corps d’un homme noyé dans le bleu d’une piscine. Et c’est en cherchant à savoir qui était ce malheureux que le gamin rencontre un gardien d’usine, un être obèse installé dans un autobus immobile et magique. Dès lors se dessinent entre eux une confiance quasi filiale, une relation toute familiale, un désir de legs, une envie d’héritage.

L’homme, passionné par les échecs, va faire du gamin son héritier de cœur, il va lui enseigner la stratégie du jeu, tout un art auquel le jeune garçon ajoute une spécificité : il joue tel un aveugle, sans voir son adversaire, sans voir les pions...

Retrouvant dans ce livre le motif du vieillard et de l’enfant, celui du lien issu d’une passion partagée, Yôko Ogawa poursuit l’exploration du sensible pour interroger, tel un écho silencieux, l’attachement à ceux qu’on aime, éternel.

YÔKO OGAWA

*Yôko Ogawa est l'une des figures majeures de la littérature japonaise. Toute son œuvre parue en français est publiée aux éditions Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

*LA PISCINE*, 1995.

*LES ABEILLES*, 1995.

*LA GROSSESSE*, 1997.

*LA PISCINE/LES ABEILLES/LA GROSSESSE*, Babel n° 351, 1998.

*LE RÉFECTOIRE UN SOIR ET UNE PISCINE SOUS LA PLUIE* suivi de *UN THÉ QUI NE REFFROIDIT PAS*, 1998 ; Babel n° 833.

*L'ANNULAIRE*, 1999 ; Babel n° 442.

*HÔTEL IRIS*, 2000 ; Babel n° 531.

*PARFUM DE GLACE*, 2002 ; Babel n° 643.

*UNE PARFAITE CHAMBRE DE MALADE* suivi de *LA DÉSAGRÉGATION DU PAPILLON*, 2003 ; Babel n° 704.

*LE MUSÉE DU SILENCE*, 2003 ; Babel n° 680.

*LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE*, 2004 ; Babel n° 800.

*TRISTES REVANCHES*, 2004 ; Babel n° 919.

*AMOURS EN MARGE*, 2005 ; Babel n° 946.

*LA FORMULE PRÉFÉRÉE DU PROFESSEUR*, coéd. Leméac, 2005 ; Babel n° 860.

*LA BÉNÉDICTION INATTENDUE*, 2007 ; Babel, n° 1100.

*LES PAUPIÈRES*, 2007 ; Babel n° 982.

*LA MARCHÉ DE MINA*, 2008 ; Babel n° 1044.

*ŒUVRES*, tome I, coll. "Thesaurus", 2009.

*LA MER*, coéd. Leméac, 2009.

*CRISTALLISATION SECRÈTE*, coéd. Leméac, 2009 ; Babel n° 1165.

*LES TENDRES PLAINTES*, 2010.

*MANUSCRIT ZÉRO*, 2011.

*LES LECTURES DES OTAGES*, coéd. Leméac, 2012.

Titre original :  
*Neko wo Daite Zô to Oyogu*  
Éditeur original :  
Bungeishunju Ltd., Tokyo  
© Yôko Ogawa, 2009  
représentée par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2013  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-02036-1

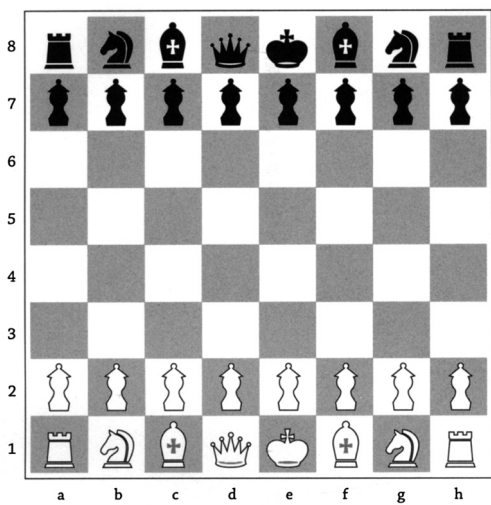
© LEMÉAC ÉDITEUR, 2013  
pour la publication en langue française au Canada  
ISBN 978-2-7609-6520-1

YÔKO OGAWA

Le Petit Joueur  
d'échecs

roman traduit du japonais  
par Martin Vergne

*ACTES SUD*



Le roi, tel un patriarche que l'on ne peut pas prendre, avance d'une case dans toutes les directions avec beaucoup de prudence.

La dame se déplace en tous sens, en longueur, en largeur et en diagonale. Elle est le symbole de la liberté totale.

Le fou est un sage solitaire qui ne se déplace qu'en diagonale. Il a reçu un éléphant de ses ancêtres.

Le cavalier comme Pégase s'envole au-dessus de l'ennemi en accent circonflexe.

La tour est un char qui laboure la terre de long en large.

Le pion est un petit guerrier courageux et loyal qui ne recule jamais.





## I

Je voudrais tout d'abord commencer par une histoire qui date de longtemps avant que le petit joueur d'échecs n'en vienne à recevoir le surnom de "Little Alekhine". C'est l'histoire d'un enfant qui à l'époque avait le nom tout à fait ordinaire que lui avaient donné ses parents.

Ce garçon qui venait tout juste d'avoir sept ans se faisait une joie d'accompagner de temps à autre sa grand-mère et son petit frère au grand magasin. Le trajet en autobus qui durait environ vingt minutes constituait une épreuve douloureuse pour lui qui souffrait du mal des transports, d'autant plus qu'il ne s'attendait à aucune des joies promises habituellement dans ce genre d'endroit, telles que se faire offrir des jouets ou manger un menu enfant au restaurant, mais abstraction faite de tout cela, le temps qu'il passait là-bas constituait une expérience particulière.

Pendant que sa grand-mère et son petit frère allaient regarder les modèles réduits et les sous-marins en plastique, les robes de soie et les sacs à main en crocodile, le garçon demeurait seul sur le toit. Comme dans tous les grands magasins de l'époque, le toit aménagé en terrasse avec des

attractions – manèges de chevaux de bois ou de tasses à café – résonnait des cris de joie des enfants.

Mais lui ne jetait pas un regard aux attractions. Il avait encore le cœur nauséeux et surtout ne possédait pas l'argent qui lui aurait permis de s'acheter un ticket. Imperturbable, il traversait la terrasse pour aller s'immobiliser derrière la grande roue, dans un coin entouré d'une grille tout contre le mur de la chaufferie.

“Lieu des derniers instants de l'éléphante Indira, venue des Indes à l'occasion de l'inauguration de ce magasin. Il était convenu de la garder le temps de son enfance puis de la remettre au zoo, mais elle avait tellement de succès qu'on a laissé échapper le moment opportun de sa restitution, si bien que devenue trop grande, elle a fini par ne plus pouvoir quitter la terrasse. C'est pourquoi elle a terminé ses jours ici où pendant trente-sept ans elle a été choyée par les enfants.”

Les phrases étaient un peu difficiles pour lui qui venait tout juste de commencer l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, mais il avait demandé tant de fois à sa grand-mère de lui lire l'écriteau qu'il connaissait le texte par cœur. Au pied du panneau était accroché un bracelet en fer, sans doute un objet ayant appartenu à la défunte. Il était complètement rouillé et paraissait si lourd qu'une main d'enfant n'aurait pu le soulever. Les explications étaient accompagnées d'une illustration la représentant parée à l'indienne de glands et de perles, dans une pose triomphante, trompe dressée, mais le garçon avait tout de suite su que cette image trichait. Parce qu'il n'y avait pas de bracelet en fer autour de sa patte.

Le garçon restait debout longtemps, les joues rosies par le souffle du vent, songeant à Indira. L'éléphantéau arrivé sur la terrasse par l'ascenseur. Les clameurs des spectateurs qui se bousculaient pour avoir la chance de le toucher. Les cris étranges des enfants sur les épaules de leurs parents. Indira, les yeux ronds, balançant sa trompe, mangeant des bananes.

Bientôt le temps avait passé, le jour de la séparation était arrivé, on avait organisé une grande cérémonie. Les enfants déclamaient leur lettre d'adieu. Venait enfin le moment du départ. Sous la conduite de son gardien, Indira s'appêtait à prendre l'ascenseur. "Tiens?" s'exclamait quelqu'un. La tête se cognant au plafond, elle ne pouvait y entrer. Le gardien avec son bâton repoussait sa trompe au maximum tandis que les participants unissaient leurs forces afin de pousser sur son arrière-train. Indira n'avait aucune idée de ce qui se passait autour d'elle. Voulant le plus possible répondre au souhait de tous ces gens, à commencer par son gardien, elle avait l'idée de faire aller et venir ses oreilles ou d'enrouler sa queue, mais cela ne servait à rien. Les muscles de son corps étaient douloureux, des larmes perlaient à ses yeux. Les gens avaient beau se démener, Indira était trop grande pour tenir à l'intérieur de la cabine.

Dans ce cas, il ne restait plus qu'à lui faire emprunter l'escalier. "Allez, sois gentille. Prends ton temps. Tu es intelligente, tu dois pouvoir y arriver. Marche après marche, tu n'as rien d'autre à faire que de déplacer tes pattes l'une après l'autre. À chaque marche tu auras ta récompense. Allez, essaie."

Chacun se relayait pour la flatter, l'apaiser, la menacer, en vain. Indira qui voyait un escalier pour

la première fois de sa vie, effrayée, tremblait de tous ses membres.

Elle revenait tête basse vers la cérémonie sur la terrasse où flottait toujours la banderole qui disait "Au revoir, Indira". Consciente d'avoir causé la déception de tous ces gens, elle qui n'avait rien fait de mal.

Des travaux furent aussitôt entrepris pour faire de la terrasse sa véritable demeure. La grille fut surélevée, il y eut une nouvelle clef plus solide, et Indira fut attachée à une chaîne par un bracelet.

Quand les enfants le réclamaient, Indira les soulevait très haut avec sa trompe dont elle était si fière, l'air de dire que s'il n'y avait que cela pour leur faire plaisir c'était facile. Le bruit de la chaîne raclant le sol était étouffé par les cris de joie. Mais il y avait aussi des clients sans cœur qui lui lançaient des bouteilles de bière ou l'insultaient d'un "Oh, la grosse, tourne-toi!".

Non, le spectacle le plus misérable, c'était encore lorsqu'il pleuvait le jour de la fermeture hebdomadaire. Indira se retrouvait seule. Elle pouvait toujours vouloir se mettre à l'abri, sur le toit ne poussait aucun arbre à larges feuilles. La grande roue et le manège de chevaux de bois ne bronchaient pas, battus par la pluie. Pour se consoler, elle se déplaçait de droite et de gauche, mais entravée par la chaîne dans son enclos, elle n'avait d'autre endroit où aller que l'intérieur d'un maigre demi-cercle.

C'est ainsi que les jours d'Indira avaient pris fin au bout de trente-sept ans passés sur la terrasse du grand magasin. Bien qu'en ayant rêvé, elle n'avait pas réussi à s'évader de cet espace perché au-dessus de la ville. Ses pattes qui en réalité auraient dû s'imprégner de la terre souple et humide de la jungle n'avaient

même pas foulé celle du zoo, restant sa vie durant suspendues dans les airs.

Les songes du garçon au sujet d'Indira surgissaient l'un après l'autre à l'infini. Il restait distraitement à l'écart, aucun des enfants qui se passionnaient pour les attractions ne le remarquait. Le ciel s'étendait uniformément bleu, les chevaux de bois galopaient avec allégresse dans l'odeur sucrée de la barbe à papa. Alors pourquoi s'attardait-il près d'un vieux panon-ceau? Ainsi pouvait-il monopoliser Indira.

Le garçon s'interrogeait néanmoins sur l'intérêt qu'il portait à l'éléphante du grand magasin. Si l'on pense à ce que fut sa vie par la suite, ces souvenirs de la terrasse jouaient pour lui un rôle symbolique et important, mais le garçon se contentait de rester là, devant l'endroit des derniers instants d'Indira, n'éprouvant aucun pressentiment et ne disposant pas des mots qui lui auraient permis de formuler ce qui en son cœur le reliait à l'éléphante.

Voulant ressentir même vaguement sa présence, il allait parfois jusqu'à s'agenouiller pour humer le bracelet. Un bracelet laissé si longtemps à l'abandon qu'il n'avait même pas gardé un poil du corps du pachyderme, mais le garçon croyait naïvement que cette odeur de rouille, semblable à celle d'un torchon noirci ou d'un plombage de carie, était celle du corps d'Indira.

Qu'avait éprouvé l'éléphante lorsqu'elle avait réalisé qu'on la laissait en l'air pour toujours? Avait-elle sombré dans le désespoir? Regardant le sol entre ses barreaux, avait-elle rêvé de redescendre en se servant de ses oreilles pour voler? Ou alors, si gentille, s'était-elle inquiétée de ce que, avec son corps qui grossissait si rapidement, elle ne finisse par écraser le grand magasin sous son poids.

Soudain le garçon se rendit compte qu'il ne se contentait pas de la trouver malheureuse. En même temps qu'il la plaignait, quelque part en son cœur il lui arrivait de l'envier. Cette éléphante qui avait passé sa vie bloquée au sommet d'un toit sans pouvoir le quitter.

Le garçon poussa un long soupir. Il était encore trop jeune pour réfléchir à toutes ces questions. Il n'atteignait même pas un mètre de hauteur et ses yeux gardaient cette profondeur tirant sur le vert de l'époque où il était bébé.

À ce moment-là apparurent sa grand-mère et son frère.

— Grand frère!

La voix pleine d'entrain arriva nettement à ses oreilles, même sur cette joyeuse terrasse. En le voyant se précipiter vers lui les mains vides, il sut que ce jour-là encore, comme d'habitude, on ne lui avait rien rapporté. Mais sans s'en soucier, accroché à son bras, le petit garçon se mit à lui parler d'une seule traite des nouveaux modèles réduits en plastique qu'il avait vus au rayon des jouets, lui expliquant à quel point ils étaient magnifiques.

— Vous devez avoir faim. Allons déjeuner.

Leur grand-mère s'installa sur le banc en se frottant les jambes, s'essuya les mains au chiffon qui pendait à sa ceinture et, fouillant dans son sac qui bruissait, elle en sortit un paquet et une gourde. Les deux frères prirent place à ses côtés.

Le banc se trouvait tout près du panonceau. Jamais personne ne s'y asseyait. Comme si ce vieux banc à moitié pourri abandonné là leur était réservé. Les yeux levés vers l'endroit qu'Indira avait sans doute contemplé toute sa vie, ils mangeaient de

petits sandwichs de pain de mie à la sauce tartare et buvaient gentiment dans la même tasse de thé au citron sucré. Et son petit frère parlait sans discontinuer du merveilleux rayon des jouets.

— Reprenez-en.

La grand-mère essayait de les faire manger le plus possible. Le grand frère tendait sérieusement l'oreille à ce que disait le petit, et de temps à autre enlevait une miette tombée sur son sweater. Quand l'histoire du rayon des jouets s'interrompait, le grand frère gardait le silence, il ne disait rien de ses rêveries concernant Indira.

— Pour mon anniversaire, on mangera un menu enfant au restaurant, hein ? disait son jeune frère en sautant du banc à la fin de leur courte dînette.

Ensuite, ils enfourchaient les animaux les plus sobres et les moins intéressants des attractions. Girafe, lion et éléphant oscillaient de haut en bas pendant une minute quand on y mettait une pièce. Mais ils n'en mettaient pas. Le garçon se balançait lui-même avec son propre poids, son jeune frère faisait appel à leur grand-mère qui le secouait en tirant sur la poignée. Ainsi pouvaient-ils s'amuser deux ou trois minutes s'ils en avaient envie.

Girafe, lion et éléphant. Son frère choisissait toujours le lion, l'animal le plus fort, tandis que lui prenait la girafe. Il n'enfourchait jamais l'éléphant.

Le garçon vivait avec ses grands-parents dans une impasse au bord d'un canal où subsistait un vieil alignement de maisons. Ses parents avaient divorcé peu après la naissance de son frère et sa mère était retournée dans sa famille avec ses fils, mais deux ans plus

tard, elle était morte brusquement d'une hémorragie cérébrale.

Ils habitaient une maison étroite à deux étages prise en étau, avec un semblant de toit triangulaire au sommet. À cause de son étroitesse, même le facteur ignorait son numéro, et il lui arrivait souvent de passer sans s'arrêter avec les lettres qu'il devait y déposer. On parvenait à peine à glisser la main dans l'interstice qui la séparait des murs voisins, au fond duquel s'étendaient de froides ténèbres. Une rumeur disait qu'autrefois une petite fille s'y était glissée par mégarde, qui n'en était jamais ressortie : les gens l'avaient cherchée en vain, elle avait dû s'y momifier en secret et devait d'ailleurs s'y trouver encore. Pour les enfants du quartier, la menace la plus terrifiante était de s'entendre dire : "Je vais te pousser dedans." Naturellement, en harmonie avec l'extérieur, l'intérieur de la maison était exigü. Le papier peint terne, l'encadrement des fenêtres détérioré par la brise de mer, l'installation électrique surannée. Seul le mobilier était entretenu avec soin. Parce que le grand-père était ébéniste. Son atelier se trouvait au rez-de-chaussée de la maison et il était spécialisé dans la réparation des meubles cassés. Cela aurait sans doute été plus agréable et gratifiant pour lui d'en fabriquer de nouveaux, pensait le garçon qui ne comprenait pas pourquoi il ne s'occupait que des vieux.

— Les neufs sont trop pleins de vie.

Son grand-père ne parlait jamais pour ne rien dire.

— C'est justement ceux qui sont un peu fatigués qui ont besoin d'attention.

Le garçon ne comprenait pas très bien, mais comme il ne fallait pas déranger l'artisan dans son



travail, il se contentait d'acquiescer en faisant : "hum".

L'atelier où voltigeaient les copeaux était encombré d'un bric-à-brac de sofas aux coussins éventrés, de tas de tiroirs branlants, de fauteuils auxquels il manquait un pied. Malgré sa grand-mère qui l'en empêchait de peur qu'il ne salisse ses vêtements, le garçon aimait beaucoup regarder travailler son grand-père. Le buffet décoré le plus imposant, un fronton enlevé, de fines sculptures ajourées noyées sous les copeaux, des tiroirs ouverts jusqu'au fond, tout paraissait en profonde sécurité face à lui. Cette atmosphère suffisait à ce que le garçon comprenne à quel point son grand-père était adroit.

Concernant sa grand-mère, il faut avant tout aborder cette histoire de chiffon. À longueur de journée, à l'intérieur de la maison comme à l'extérieur, elle ne s'en séparait jamais. C'était une pièce de coton semé de petites fleurs blanches comme on en trouve partout, à l'origine destinée bien sûr à essuyer la vaisselle, mais quand le garçon s'était trouvé en âge de comprendre, le morceau de tissu s'était déjà écarté de son rôle premier.

Dans la cuisine, tout en brassant le ragoût dans le faitout, sa grand-mère essuyait avec son chiffon la sueur qui coulait de son visage. Tout en aidant ses petits-enfants à se changer, elle s'y mouchait. Tout en parlant avec des voisins debout dans la rue, elle le roulait en boule, l'étirait. Le soir, faisant une pause dans son ouvrage, elle y traçait des caractères du bout de son aiguille à tricoter.

C'était son talisman, son livre sacré, son ange gardien, avant tout une partie d'elle-même. La preuve, c'est qu'elle ne le lavait jamais. Puisqu'il faisait partie

de son corps, il lui était impossible de l'en détacher pour l'accrocher à la perche de l'étendoir. Naturellement il avait fini par perdre son motif de petites fleurs, avait une couleur qu'aucune peinture n'aurait pu reproduire, et surtout une odeur étrange. Ainsi était-il devenu, de sorte qu'on le distinguait de moins en moins de la peau de la grand-mère.

Cela aussi, finalement, la reliait à la mort de sa fille unique. Lorsque, les funérailles terminées, ayant raccompagné les gens des pompes funèbres, elle s'était assise, elle avait pris machinalement ce chiffon posé au coin de la table. Le serrant dans sa main elle avait pleuré tout son saoul. S'imprégner de larmes avait constitué la première tâche de ce morceau de tissu chargé d'un nouveau rôle. Le grand-père silencieux fixait le canal que l'on apercevait derrière la fenêtre. Ensemble ils avaient pris dans leurs bras leurs petits-fils épuisés qui dormaient sur le sofa afin de les porter jusqu'à leur lit.

Le garçon était extrêmement silencieux. Les gens du voisinage devaient penser qu'il ressemblait en cela à son grand-père taciturne, mais en réalité il y avait une autre raison, secrète. Lors de sa naissance, ses lèvres étaient soudées. Si bien qu'il avait été incapable de pousser son premier cri.

Les malformations des lèvres inférieures ou supérieures des nouveau-nés ne sont pas rares, et dans le cas de ce garçon, leur forme était normale, mais la peau et la muqueuse fines en étaient soudées si solidement qu'on eut beau tirer dessus on ne put les détacher. Ce fut une première même pour les médecins.

L'aspect du bébé qui venait de naître donnait à penser qu'il avait pris la décision de ne montrer

à personne l'obscurité dissimulée à l'intérieur de sa bouche, en même temps qu'il paraissait désorienté par le son de sa propre voix bloquée en son cœur sans arriver à trouver la sortie.

L'intervention commença aussitôt. Sa mère eut à peine le temps de le serrer dans ses bras : il fut allongé sur la froide table d'opération. Les lèvres étaient plus petites que le petit doigt du chirurgien, aussi frêles que si elles n'avaient pas été destinées à venir au monde. On les força à s'écarter, une fente fut tracée au scalpel. Le travail de Dieu fut ainsi réalisé par la main tremblante d'un médecin. Mais pour le bonheur de cet enfant, Dieu avait peut-être choisi de lui laisser les lèvres closes.

Les lèvres ayant retrouvé l'allure qu'elles doivent avoir se mirent à saigner, la peau s'en détacha, la chair fut à vif. Le chirurgien y greffa un morceau de peau de la jambe du bébé.

Le bébé se réveillant de l'anesthésie sut aussitôt ce qui lui était arrivé. Ses yeux alors qu'il entrouvrait les lèvres d'un air peu rassuré semblaient vouloir demander s'il ne se trompait pas en les remuant ainsi. Ensuite il poussa enfin un vagissement qui constitua son premier cri. Un sanglot un peu maladroit, peut-être parce qu'il n'était pas encore tout à fait réveillé, ou à cause de ses lèvres façonnées à la hâte.

On ne sait pas vraiment si cela est à l'origine du silence du garçon.

Mais il n'en fut pas pour autant en retard pour parler. Bien au contraire, à partir du moment où il fut capable de se tenir debout en s'appuyant quelque part, il comprit que toutes les choses avaient un nom, et les mémorisa à une vitesse prodigieuse. Sa grand-mère fut la première à remarquer son intelligence.

Un jour qu'elle était en train de fouiller dans sa boîte à ouvrage en murmurant "aiguille à coudre, aiguille à coudre...", le petit garçon qui faisait ses premiers pas vint lui offrir son ours en peluche<sup>1</sup>, son seul jouet.

— Ah, tu sais ce que je cherche. Quel enfant intelligent tu fais. Merci.

Ayant dit cela, elle prit l'ours en peluche, y frotta sa joue et lui broda le mot "kuma<sup>2</sup>" sur le derrière.

Une autre chose était remarquable chez lui : sa force de concentration hors du commun. Intéressé par la fermeture à glissière du sac à provisions de sa grand-mère, il passa plusieurs jours à l'ouvrir et à la refermer, à la suivre du doigt sur le dessus et le dessous, captivé par l'engrènement de chaque élément, et quelqu'un pouvait toujours lui adresser la parole qu'il ne levait même pas la tête. Le troisième jour, la fermeture finit par céder.

La peau de la greffe ayant été prélevée sur ses jambes, des poils se mirent à pousser sur ses lèvres. Chaque fois qu'il parlait ou expirait, le duvet tremblait. Sa grand-mère qui ne cessait d'observer sa bouche avec inquiétude, repérait le mouvement du duvet mieux que quiconque. Même si son petit-fils se contentait de la regarder sans rien dire, elle devinait l'intérieur de son cœur au moindre frémissement. À cause de cela, le petit garçon aimait beaucoup sa grand-mère, mais en sa présence il était encore plus silencieux. Sans un mot, il lui parlait avec le duvet de ses lèvres.

1 En japonais, aiguille à coudre se dit "nuibari", et peluche, "nui-gurumi". (Toutes les notes sont du traducteur.)

2 Ours.

Le moment où il devenait le plus bavard était celui où, couché dans son lit, il n'était pas encore endormi. Près du poêle, il était installé dans un placard transformé en lit clos, son frère cadet dans la chambre des grands-parents à l'étage, il se retrouvait seul.

Le lit clos avait été fabriqué par son grand-père. Il avait renforcé la planche du milieu pour y étendre un matelas, et tapissé l'intérieur d'un papier peint représentant des avions. Et il avait fixé une tringle pour y accrocher un rideau. Cela suffisait à en faire une véritable petite chambre, mais son grand-père n'était pas encore satisfait. Il suspendit une petite lampe à son chevet, peignit en bleu ciel la porte à deux battants et fit en sorte que le garçon puisse l'ouvrir et la refermer de l'intérieur. Une fois la porte fermée, le garçon était invisible de l'extérieur.

— Oui, mais il n'a pas assez d'air. S'il s'évanouit dedans, on ne s'en apercevra pas, avait objecté sa grand-mère qui se montrait toujours exagérément inquiète au sujet de ses petits-enfants. Ah, si elle parlait moins, souhaita le gamin en son cœur. Le grand-père ressortit la boîte à outils qu'il venait de ranger pour aménager un trou d'aération au-dessus des battants. En losange, suffisamment grand pour apaiser l'inquiétude de sa femme, mais pas trop afin de préserver la solitude du garçon. Car il savait exactement ce que son petit-fils attendait d'un lit.

Quand le lit clos fut terminé, son jeune frère réclama à grands cris d'y dormir. Le garçon à contre-cœur le lui prêta, pour une nuit seulement. Mais finalement son frère fut incapable d'y rester plus de trente minutes : il poussa la porte et sortit en pleurant.

— En dormant dans un endroit aussi petit tu ne grandiras pas, lui fit-il remarquer, mauvais perdant.

Ainsi et comme c'était prévu au départ, le lit clos lui fut attribué.

C'était comme une boîte découpée rien que pour lui au milieu de l'obscurité de la nuit. Elle l'enveloppait entièrement, sans aucun relâchement, et la porte repoussait l'extérieur étonnamment loin. Il n'allumait pas car il aimait quand c'était tout noir et qu'il pouvait, les yeux ouverts ou fermés, savourer un degré équivalent d'obscurité. Il aimait aussi allumer l'ampoule à son chevet et observer les ombres de différentes formes créées par la faible lumière. Il avait l'impression de se trouver au cœur d'un kaléidoscope ou d'une lanterne magique, pouvant ainsi accaparer pour lui seul ce que personne d'autre ne pouvait voir.

De plus, le garçon avait quelqu'un à qui parler. La petite fille coincée entre les murs et qui n'avait pas pu s'en dégager. S'il se tournait vers la gauche, le mur était tout de suite là.

— Ah, Miira<sup>3</sup>, bonsoir.

Il entendait souvent les adultes parler d'une certaine Miira, si bien qu'il croyait qu'il s'agissait de son prénom.

— Heureusement que j'ai l'habitude de te rencontrer le soir quand je m'endors. Si c'était le matin, je ne sais pas comment je pourrais te saluer. Parce que là où tu te trouves, il fait toujours si sombre.

Chaque fois qu'il l'appelait Miira, il trouvait ce nom adorable.

— Aujourd'hui, je suis encore allé voir Indira sur le toit. J'ai découvert que le sol de sa cage était un

3 Momie, en anglais "mummy", qui signifie aussi "maman". Le mot est emprunté au latin "myrrha", la gomme-résine utilisée pour embaumer les corps.

tout petit peu creusé. La pluie qui est tombée hier soir y formait une flaque. C'est la trace de ses pattes si longtemps restées sur la terrasse. Il y avait une larve de moustique sur la flaque. Je me demande comment elle a bien pu arriver tout en haut... Elle n'a sans doute pas pu faire autrement, comme Indira.

Le garçon ne parlait d'Indira qu'à Miira. Il était persuadé que personne d'autre ne pouvait comprendre ses rencontres avec l'éléphante.

La voix du garçon flottait un moment à l'intérieur du lit clos avant de se rassembler dans un coin et de bientôt passer à travers le mur. Il n'était bavard que dans son lit clos.

— Il t'est arrivé de prendre l'avion? lui demanda-t-il les yeux levés vers le papier peint.

Des appareils à hélices volaient parmi les étoiles. Le lit clos sentait encore la colle.

— En avion, il paraît qu'on peut aller très loin. Dans les gens que je connais personne n'a pris l'avion. Mais je me demande pourquoi on a besoin d'aller aussi loin. Je ne comprends pas très bien...

Le garçon colla son oreille contre le mur. Il savait que la voix de Miira ne lui parviendrait pas mais sentait qu'il était quand même plus poli de tendre l'oreille. Il n'entendit que le grésillement de l'ampoule.

— Bonne nuit, Miira.

Le garçon éteignit la lampe, ferma les yeux.

Alors, derrière ses paupières, se détacha la silhouette de Miira. S'adressant à nouveau à elle, cette fois-ci pas à voix haute, il lui souhaita une bonne nuit : c'est ainsi qu'il faisait tous les soirs.

Miira était une toute petite fille. C'était normal, dans la mesure où elle avait réussi à se glisser entre les murs, mais elle était tellement petite que, ne

sachant comment s'excuser, elle donnait l'impression de se justifier d'un : "Non, c'est bien pour moi, je vous en prie n'y faites pas attention. D'ailleurs je suis encore trop grande."

Quand il parlait à Miira, le garçon n'arrivait jamais à lui poser la question qui lui tenait vraiment à cœur.

Pourquoi s'était-elle glissée entre les murs ?

Il avait appris à partir du cas d'Indira que ce n'était pas amusant de revenir sur quelque chose d'irréparable. Pourquoi Indira n'était-elle pas partie plus tôt pour le zoo ? Pourquoi Miira s'était-elle glissée dans l'espace exigü entre les murs ? Cette question ne faisait que raviver la tristesse de l'instant où elle avait compris que sa situation était irrémédiable. Le garçon avait gardé cette question en son cœur. La scellant comme ses lèvres jadis collées.

Peut-être Miira avait-elle essayé de ramasser une précieuse bille qui lui avait échappé ? Peut-être avait-elle pensé avoir trouvé l'endroit idéal pour une cachette ? À moins qu'elle n'ait été simplement curieuse de savoir comment c'était tout au fond de l'obscurité. Au début elle avait sans doute essayé plusieurs moyens pour ressortir. Sa jupe avait dû remonter, ses joues et ses genoux éraflés avaient dû saigner, ses os grincer. Et cherchant du secours, elle avait sans doute aussi crié. Mais, même si elle avait dû y mettre toute son énergie, sans doute que sa voix coincée entre les murs n'avait fait que retomber à ses pieds. Elle ne pouvait déjà plus remuer son corps comme elle le voulait. Malgré tout, arrivant tant bien que mal à lever les yeux, elle apercevait une mince portion de ciel en ligne droite au-dessus de sa tête. Bientôt la nuit était venue, et en même temps que le ciel disparaissait petit à petit, le corps



de la petite fille avait été absorbé par les ténèbres. Le contour en était profondément ancré dans le mur. Tout s'était déroulé lentement mais on ne pouvait plus revenir en arrière. La petite fille avait compris qu'elle ne pourrait jamais rentrer chez elle.

— Mais ce n'est pas grave. Parce que je suis là, racontait le garçon derrière ses paupières. Et il plongeait dans le sommeil en pensant à ce trait d'obscurité oublié dans un coin du monde.